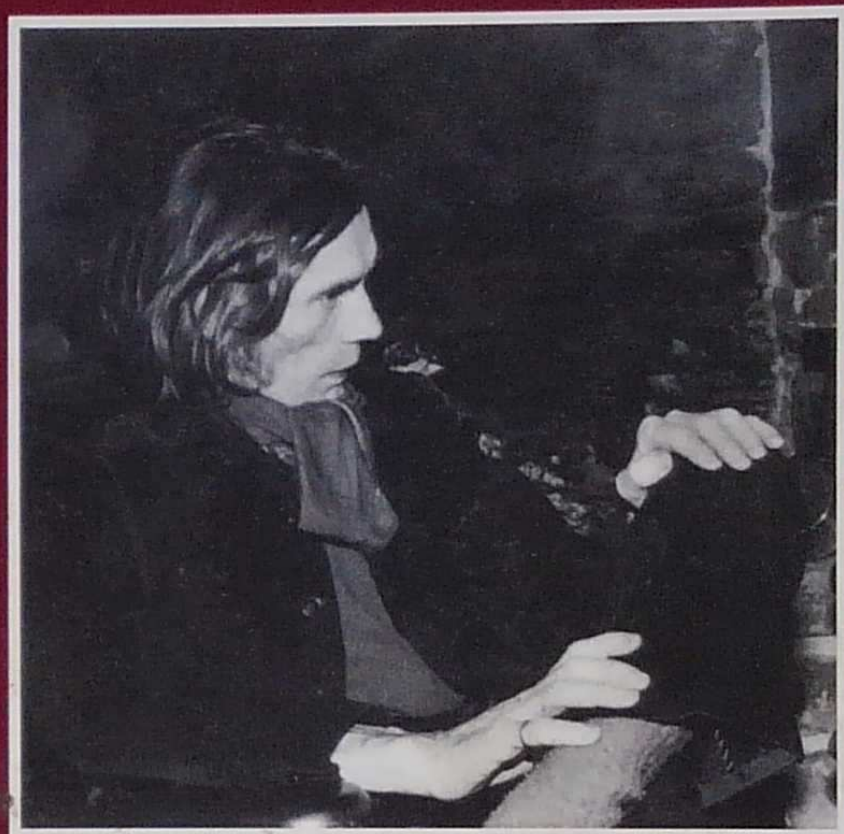


# *RENCONTRES AVEC*



# *XAVIER GRALL*



Institut Culturel de Bretagne

&

BLANC  SILEX  
EDITIONS

**RENCONTRES AVEC  
XAVIER GRALL**

# RENCONTRES AVEC XAVIER GRALL

*Journée d'étude du 19 mai 2001  
organisée par l'I.C.B.  
et la Bibliothèque municipale de Landivisiau*

\*\*\*

© Couverture : *Xavier Grall en janvier 1980*  
photo de Jean-Yves Kermorvant

© Editions Blanc Silex

Kergoulouet 29350 Moëlan-sur-Mer  
© Institut Culturel de Bretagne

ISBN : 2-913969-38-0

*Collection Mémoires*

Blanc Silex / Institut Culturel de Bretagne 2001

## UNE RENCONTRE POUR RELIRE ENSEMBLE XAVIER GRALL

par Annaïg Renault

« À dix-neuf ans, Xavier Grall découvre Arthur Rimbaud. Il en est foudroyé. » Mettant ses pas sur ce chemin de soleil, il ira vers lui-même, frôlant parfois des abîmes, comme aveuglé, mais toujours fidèle à sa vision.

Au long des ans, il offrira des textes à des lecteurs toujours plus nombreux, qui partagent, avec lui, le désir d'une humanité audacieuse.

Ils étaient nombreux à se retrouver, le 19 mai 2001, à Landivisiau, la ville du berceau, en présence de Françoise Grall qui leur avait fait l'amitié d'être là. Ils ont relu ensemble, avec un bonheur non dissimulé, les cris lancés à la vie par le poète. La section Littérature Écrite de l'Institut Culturel et la bibliothèque municipale proposaient, en effet, à sept auteurs d'échanger sur cette œuvre multiple. On en trouvera, dans les pages qui suivent, un écho.

Grall était présent, bien sûr, sur les lèvres d'Yvon Le Men qui renvoyait chacun à des phrases ancrées dans sa mémoire, tempo d'une quête achevée voici vingt ans.

Journée de voyage, donc, des terres du Maghreb évoquées par Yasmina El Mummy à la Bretagne omniprésente et toujours diverse interrogée par Mikaela Kerdraon, Yannick Pelletier ou

Thierry Glon : voyage de l'enfance à l'âge adulte, route difficile dessinée par Yves Loisel. Mais aussi cheminement de l'inaccessible montagne Rimbaud décrite par Jean-Yves Guigot aux rives de l'amitié fidèle rappelée par Jean Bothorel.

Journaliste et militant, barde et Christ souffrant, le poète tissera son parcours dans la dualité, du souffle immense de l'inspiration à celui, trop court, qui ruïnera son corps.

Les participants ont, bien sûr, confié, eux aussi, comment Grall les accompagnait. Comment telle ou telle page les mettait en route. Et à l'issue de ces quelques heures, trop courtes, on se prenait à rêver d'une journée au cours de laquelle seuls des lecteurs inconnus interviendraient : Grall s'est inventé son pays. Pussions-nous, avec lui, interroger nos chemins humains.

## ÉCHOS...

**Extraits de poèmes de Xavier Grall  
publiés avec l'aimable autorisation  
des éditions Calligrammes**

(...)

Il y avait les civilisations  
Qui montaient et descendaient  
Il y avait les serfs et les Rois  
Il y avait le Dniepr des fous et des  
rhapsodes  
Il y avait le Dniepr orthodoxe  
Il y avait le Dniepr rouge  
Il y avait le Dniepr de Maïakovsky  
Et le Dniepr des oies sauvages  
Il y avait le Dniepr gelé  
Et des âmes glaciales  
Il y avait les glaciers et la chiourme  
Il y avait le Dniepr infini  
Et l'infinie douleur de l'immense terre  
russe  
Il y avait le Dniepr  
Il y avait les fleuves  
Il y avait les pleurs dans les joncs  
Et les isbas  
Il y avait le Dniepr

Et il y avait aussi  
La Vilaine et l'Ille  
Le Blavet et l'Isole  
Il y avait l'Isole  
Il y avait les rivières  
Chantantes sous les saules  
Il y avait le Blavet et l'Aulne  
Et les saumons courageux  
Il y avait les rivières  
Et l'onde bretonne  
Il y avait les peupliers  
Et les frissons de l'automne  
Il y avait mon pays d'eau  
Il y avait le Blavet et l'Isole  
Il y avait les saumons amoureux  
Dans les frayères et les roches  
Il y avait les rivières et les lacs  
Et il y avait Brocéliande  
Merlin et Viviane  
Il y avait la terre  
Il y avait les fleuves

Il y avait les rivières  
Il y avait les rivières en dormition  
Et il y avait ma vie qui s'en allait  
Comme une écolière malheureuse  
Sur le chemin du canal  
Il y avait la terre  
Il y avait les fleuves  
Il y avait les rivières  
Il y avait la souffrance humaine.

Xavier Grall, *Genèse et derniers poèmes*, Calligrammes, 1982

Seigneur me voici c'est moi  
Je viens de petite Bretagne  
Mon havresac est lourd de rimes  
De chagrins et de larmes  
J'ai marché  
Jusqu'à votre grand pays  
Ce fut ma foi un long voyage  
Trouvère  
J'ai marché par les villes  
Et les bourgades

François Villon  
Dormait dans une auberge  
À Montfaucon  
Dans les Ardennes des corbeaux  
Et des hêtres  
Rimbaud interpellait les écluses  
Les canaux et les fleuves  
Verlaine pleurait comme une veuve  
Dans un bistrot de Lorraine  
Seigneur me voici c'est moi  
De Bretagne suis  
Ma maison est à Botzulan  
Mes enfants mon épouse y résident  
Mon chien mes deux cyprès  
Y ont demeure  
M'accorderez-vous leur recouvrance  
(...)

Xavier Grall, *Solo et autres poèmes*,  
Calligrammes, 1981

## XAVIER GRALL, POÈTE DE LA COMPASSION

par Mireille Guillemot (éditions Calligrammes)

À Françoise

« Il y avait l'incommensurable douleur humaine »  
(Genèse)

Tout a peut-être commencé en Algérie : « le regard du Christ lui-même, je le revois dans les yeux de ce fellah de Médéa torturé sous mes yeux ».

Toute l'œuvre de Xavier Grall est marquée par la « perception presque physique du Bien et du Mal », et empreinte de la plus grande compassion :

Celle d'abord qu'il éprouve pour les victimes innombrables des guerres, des dictatures, ce massacre des innocents répété à travers les siècles, et qu'il étend aux peuples opprimés, à tous les humiliés de la terre, prolétaires, mendiants, vagabonds, bardes errants...

*Les déments de l'Arrée* sont une vision dantesque d'une Bretagne déchue et le *Tombeau de Bobby Sands*, l'évocation, à travers le jeune ouvrier martyr de l'Ulster, de l'Irlande déchirée.

Compassion aussi pour la souffrance des siens : la mort de Jean, le frère bien-aimé, lui inspire les plus belles pages de *l'Inconnu me dévore*, l'agonie de Marguerite David, la mère vénérée, la terrible *Ballade de la Mort si Lente*.

Compassion encore pour le destin tragique des poètes de Bretagne : Armand Robin « assassiné », Max Jacob « l'étouffé de Drancy », Georges Perros « cancérisé ».

Et de lui-même, malade, mourant, il a grande pitié : « me voici Seigneur devant votre Face sainte et adorable... si maigre et si nu ».

*Solo* est ce poème d'adieu au verbe luxuriant qu'on ne peut entendre sans pleurer.

Humblement il s'adresse à Dieu, tout en célébrant la « beauté éclatante de l'Univers » et sa « Bretagne Bleue ».

Par cette quête inlassable du Dieu de miséricorde, par l'élan mystique où il puise toute sa force créatrice, Xavier Grall est très proche d'Etty Hillesum, la petite juive d'Amsterdam, morte à Auschwitz à 28 ans : « on voudrait être un Baume versé sur tant de plaies », nota dans son journal, devant les souffrances des Déportés, celle qui n'eut aucune haine pour ses bourreaux, continua d'aimer la vie et de chérir Dieu jusqu'à la fin.

« J'ai tout aimé... Oui je n'ai cherché que Dieu partout... Et comme la Haine est difficile » écrivit Xavier en ultime message d'amour à ses frères humains.

## XAVIER GRALL, LA BRÛLURE DE VIVRE

par Yves Loisel

Né en 1930 à Landivisiau, décédé en décembre 1981 à l'hôpital de Quimperlé, Xavier Grall aura eu une vie courte mais intense. « Moi, je ne sais pas vivre sans brûler », écrivait-il. « C'est-à-dire sans excès, sans ferveur ».

Écrivain, journaliste, militant passionné par la Bretagne, chrétien fervent, Grall a mené une existence très active, riche d'expériences et de réalisations diverses.

### *Xavier Grall écrivain*

La bibliographie de Xavier Grall se compose d'une vingtaine de titres. Essayiste, romancier, poète... il a touché à bien des genres. Ses tout premiers livres sont des essais : *James Dean et notre génération*, *Mauriac journaliste* ; les derniers également : *Stèle pour Lamennais*, *Arthur Rimbaud - La marche au soleil*. Autant d'ouvrages à caractère plus ou moins autobiographique, Grall brochant le portrait de personnalités en qui il se reconnaissait ou à qui il aurait voulu ressembler. Des titres auxquels il convient d'ajouter le fameux *Cheval couché*, où Grall s'avère une fois de plus être un redoutable polémiste.

Tenté par le roman, surtout au début de sa carrière, Xavier Grall est l'auteur d'*Africa Blues*, qui a pour contexte la guerre d'Algérie ; *Cantique à Melilla*, qui a pour cadre le Maroc, un pays qui a fasciné l'écrivain, et qui est le reflet de certaines préoccupations de l'auteur : la place de l'homme dans le monde,

son rôle dans la création ; enfin, *La fête de nuit* (prix Bretagne 1972), un roman militant, très autobiographique, où la défense de la Bretagne et de l'identité bretonne occupe la première place.

Grall était-il romancier ? Pas sûr. Lui-même s'interrogeait sur ses capacités à créer ce genre de fiction.

En fait, Xavier Grall était fondamentalement poète. Les recueils qu'il a publiés sont pourtant peu nombreux : *Le rituel breton*, le premier de tous, à caractère un peu sentimental mais qui révèle déjà l'univers poétique de Grall ; *La sône des pluies et des tombes*, qui contient de très beaux textes tels que « Allez dire à la ville », « Les marins », « Amour Kerné », etc., des textes que Dan ar Braz a mis en musique et interprétés ; et puis, évidemment, il faut citer *Solo*, publié quelques mois seulement avant la mort de Grall. Enfin, on ne saurait oublier d'autres recueils, de facture très verlainienne, publiés en tirages limités : *Et maintenant donnez moi...*, qui comporte des gravures sur bois de Claude Huart, et *La marche des calvaires*, poèmes illustrés de quatre eaux-fortes signées Katell Le Goarnig.

Mais le tempérament poétique de Xavier Grall s'exprimait aussi dans la prose. À cet égard, les billets qu'il a écrits pour son journal *La vie* ainsi que pour *Le Monde* peuvent être parfois considérés comme des petits chefs d'œuvre de poésie.

#### *Xavier Grall journaliste*

Son métier de journaliste a été très important pour Xavier Grall. D'abord, il faut le souligner, c'est son salaire de journaliste qui le faisait vivre : il avait une femme et cinq enfants et ce ne sont pas ses droits d'auteur qui lui auraient permis de subvenir aux besoins familiaux.

Mais surtout le journalisme a permis à Xavier Grall de s'exprimer sur une vaste gamme de sujets. Il a entamé sa carrière en 1952 et l'a poursuivie jusqu'au dernier moment de sa vie.

Porteur de valeurs – essentiellement chrétiennes du reste –, Grall avait un regard très personnel sur le monde et sur l'homme, des idées sur tout, et éprouvait presque charnellement le besoin de donner son avis sur la marche du monde, de réagir aux événements, de les juger. Au fond, c'était un moraliste et un chroniqueur né.

On peut affirmer que trois journaux ont compté dans la vie de Xavier Grall :

- *La Vie catholique*, qui s'appelait *La Vie catholique illustrée* à l'origine et qui deviendra *La Vie* tout court à partir de 1976. Recruté par Georges Hourdin, le fondateur de l'hebdomadaire, Xavier Grall y entre en 1952 et y fera toute sa carrière. Il rédigera des portraits de personnages célèbres, effectuera des reportages, mènera des enquêtes et écrira un très grand nombre de billets qui resteront célèbres.

À *La Vie*, Grall occupe ainsi différents postes – avec, il est vrai, des hauts et des bas. Car l'homme n'est pas d'un caractère facile ! Solitaire, entier, souvent « opposant par principe », il a du mal à travailler en équipe et se heurte parfois aux autres journalistes de la revue.

- *Témoignage chrétien*. Xavier Grall commence à y collaborer en tant que pigiste au milieu des années 60. Il y rédigeait des notes de lectures mais surtout tenait une chronique de télévision particulièrement savoureuse car il avait ses têtes, bénéficiait d'une totale liberté d'expression et ses chroniques pouvaient être d'une virulence inouïe.

- *Le Monde*. C'est au début des années 70 que Xavier Grall – toujours en pigiste – commence à collaborer au journal. Soutenu et encouragé par Pierre Viansson-Ponté, Grall y tient une chronique hebdomadaire qui est publiée dans le supplément du week-end *Le Monde Aujourd'hui*. Il s'agit de croquis, de portraits, de réflexions à partir de choses vues et entendues, de billets d'humeur...

Collaborer au *Monde* représente pour Xavier Grall une très grande victoire. D'abord, à l'instar de Mauriac et de son *Bloc-notes*, il a enfin une tribune libre dans un journal prestigieux et sa signature rejoint celles, très célèbres, de Robert Escarpit, André Fontaine, Claude Sarraute, Jacques Sielier...

Ensuite, Grall obtient cette chronique en 1973, c'est-à-dire, au moment où il quitte définitivement Paris pour s'installer en Bretagne. Il peut ainsi montrer à ses confrères parisiens qu'en rentrant dans son pays, il ne s'enterre pas. Au contraire. C'est donc là une autre source de satisfaction professionnelle et personnelle.

Enfin, en étant accueilli dans les colonnes du *Monde*, il a le sentiment de prendre une formidable revanche sur un milieu journalistique parisien où il ne s'était jamais senti à l'aise et qui ne l'avait guère accepté non plus.

#### **Xavier Grall breton**

Outre les journaux nationaux, Xavier Grall a également collaboré à plusieurs publications bretonnes à l'orientation politique très marquée : *Ar Vro*, la revue de Fant Rozeg-Meavenn, *L'Avenir de la Bretagne*, le journal de Yann Fouéré, *Bretagne Magazine*, créé par Jean Bothorel, *La Nation bretonne*, fondé avec ses amis Alain Guel et Glenmor, *Sav Breizh*, la revue lancée par Erwann Vallerie au début des années 70.

Adolescent, Xavier Grall était déjà très attaché à son pays, dont il aimait les paysages et l'atmosphère si particulière. Mais c'est au milieu des années 60, lorsqu'il fait connaissance d'Alain Guel et de Glenmor, qu'il prend conscience des problèmes politiques, sociaux et économiques qui se posent à la Bretagne à cette époque.

Dès lors, il s'enflamme, prend fait et cause pour les nationalistes, va même jusqu'à s'affirmer "séparatiste" et défend les actions menées par le FLB. Les articles qu'il écrit – sous son nom ou sous des pseudonymes (Saint-Herbot, Le Gaël, Le Rayon X, Erwan Mescot) – pour les différents journaux mentionnés ci-dessus sont parfois d'une grande virulence à l'égard de l'État français.

En fait, Grall aurait été bien incapable de définir ce qu'il entendait par une Bretagne libre. Il n'avait pas une conception politique de son pays : sa vision était essentiellement poétique, religieuse, mystique (Lire, à ce sujet, l'intervention de Mikaëla Kerdraon dans ce même volume).

Cependant, à partir du moment où il revient s'établir définitivement à Pont-Aven, Xavier Grall prend du champ par rapport à l'action militante. Souffrant d'emphysème, le mal qui avait emporté son frère Jean quelques années auparavant, il a conscience que les années qui lui restent sont comptées et il entend donner priorité à son oeuvre.

#### **Xavier Grall chrétien**

Xavier Grall appartient à une vieille famille bretonne, qui était très croyante et pratiquante. Sa mère allait à la messe tous les jours, son père y assistait le dimanche et à l'occasion des grandes fêtes religieuses, et, lorsque Xavier était enfant, on récitait régulièrement les prières en famille, notamment au

moment des repas. C'est assez dire qu'on ne badinait pas avec l'Église. Il est vrai qu'on était dans le nord-Finistère, le Léon plus précisément, autrement dit : la terre des prêtres. Ceux-ci avaient un grand poids et s'attachaient à régler bien des aspects de la vie sociale ou personnelle de leurs ouailles.

Chrétien convaincu, Xavier Grall n'était pas un pratiquant régulier. Vis-à-vis des recteurs et de la hiérarchie de l'Église, il gardait ses distances et... son jugement ! Au moment de Vatican II, il avait même pris des positions plutôt conservatrices, regrettant en particulier l'abandon du latin et la nouvelle liturgie qui était recommandée par le concile. « On a désacralisé Dieu », estimait-il. Pour autant, Xavier Grall ne se rangeait pas du côté des intégristes de Mgr Lefebvre qu'il condamnait sans détour.

En dépit de tout, et malgré des côtés très païens qu'il reconnaissait lui-même avec beaucoup de lucidité, il avait une foi réelle, profonde. La figure du Christ, surtout, le fascinait. Il faut d'ailleurs relever ici que le Christ de Xavier Grall était essentiellement celui de la croix, le Christ souffrant, et non pas celui de la résurrection.

Mais pour en savoir plus sur cet aspect-là de la vie et de la pensée religieuse de Xavier Grall, mieux vaut lui laisser la parole et ouvrir les pages de *L'inconnu me dévore*, son testament spirituel et, assurément, un de ses plus beaux livres.

## XAVIER GRALL : LA BRETAGNE DU MOYEN-ÂGE À L'EUROPE. L'HOMME CONTRE L'HISTOIRE

par Yannick Pelletier

« Dieu écrit droit en lignes courbes » dit un proverbe portugais. C'est pourquoi le détour vaut toujours mieux que l'exact chemin. Né au hasard de la vie à Nîmes en 1900, le cévenole André Chamson, écrivain de chez soi et du monde, grand résistant, directeur général des Archives de France, fut tout cela parce que toujours fidèle il fut à ses racines. Attaché à ses « deux parlars maternels de France : le français et la langue d'oc », il n'eut cesse de vanter « les vertus de ce bilinguisme, mesure angulaire du langage, condition de tout humanisme vivant ». Ainsi, il était fondé à affirmer : « je ne connais pas l'homme "régional", mais en revanche, je sais que tout homme est toujours de quelque part. » Venu à Paris, le jeune Chamson fréquenta assidûment chez le Breton Louis Guilloux, rue du Val-de-Grâce, « vrai centre du monde » où se retrouvaient des "insurgés" dont le philosophe breton Jean Grenier. Adonné aux études historiques, le jeune Cévenol entreprit sous la direction de Camille Jullian, une thèse sur la géographie historique des Cévennes pendant le Haut Moyen-Âge. Son « bon maître » – appellation affectueuse du disciple en tout point identique à celle dont usera Albert Camus pour Jean Grenier – lui conseillait : « avez-vous vu les lieux ? Les avez-vous trouvés sauvages et celtiques ? »

1927 : André Chamson publiait aux éditions Grasset, un essai qui sous-tend toute l'œuvre à venir, *L'Homme contre l'Histoire* ; chez le même éditeur, dans une collection dirigée par le Breton Jean Guehenno, paraissait *La Maison du peuple* de Louis Guilloux – l'un des plus grands romans bretons, dira Abeozen –, qui inscrit l'œuvre de cet auteur dans une perspective qui rejoint le titre de l'ouvrage de Chamson<sup>1</sup>.

« Nous sommes du Moyen-Age. » La cause est entendue, Xavier Grall, puisque c'est vous qui le dites. Glenmor, le bardisme réincarné « fait descendre la fête du Moyen-Age dans les tavernes » et les cœurs. Ce manant maître et seigneur avec sa « gueule gothique », « surgit réellement du Moyen-Age », en frère de François Villon. Médiéval encore : Jack Kerouac avec sa « gueule d'ange hirsute que l'on aurait pu voir, sculptée, dans la dure pierre des porches. À Guimiliau ». Myrdhin, le harpeur, remonte au « Moyen-Age, l'âge d'or » et garantit par là-même « l'intégralité et la vigueur de son chant ». Médiévaux aussi Max Jacob et Yves Elléouet, et « oyez, bonnes gens ! Voici une poésie haletante (...), bâtie dans le quotidien des travailleurs sans travail, des veuves sans amour, des amours sans abri », cette poésie de modernité et d'antan, « chant manuel » d'un bâtisseur d'une cathédrale des mots est celle d'Yvon Le Men. Il est vrai que tous les poètes authentiques appartiennent à la même « troupe médiévale »<sup>2</sup>...

« Nous sommes du Moyen-Age » et manants que nous sommes, nos chaumières nous sont manoirs où avons notre « demeure ». Du Moyen-Age aussi, nos chapelles humbles ou fières, nos pardons de Rumengol ou du Folgoët, nos « miséricordieuses » auberges et jusqu'à nos routes sinueuses, nos chemins fraternels. « Je réside spirituellement dans cette géogra-

phie » – « Ô Moyen-Age heureux de mon pays ! » affirmez-vous, Xavier, à l'écoute des « derniers chevaux » hennissant « dans l'hiver plein d'oiseaux ». Pourquoi tant de chevaux dans l'œuvre de Xavier Grall ? La naissance à Landivisiau, chef-lieu du commerce équin, explique peu. Évoquant le pardon de Sainte-Anne-La-Palud, dans un raccourci que n'eût pas démenti Tristan Corbière, Xavier Grall célèbre « les bannières claquant et les Recteurs gueulant cantiques. Et tout le monde reprenant en chœur. Piaffaient les chevaux ». Chevaux d'orgueil de l'humilité princière, tirant la charrue et la charrette, bataillant de vie aux creux des clos et des chemins. « En ce temps-là », formule évangélique, « En ce temps-là on entendait le pas des chevaux (...). On ne les entend plus », constate Louis Guilloux. « Sauront-ils encore un jour nos enfants, parler aux chevaux ? » s'inquiète le chanteur François Budet. Et Guilloux de renchérir : « Aujourd'hui "on protège" les paysages, mais on ne protège pas les hommes. Ils ne se protègent pas eux-mêmes. Ils se laissent tirer à hue et à dia comme des chevaux aveugles, sans s'interroger sur le prix de la trop lourde charge qu'ils traînent et qui les entraîne. Peut-on "suspendre" le mouvement de l'histoire ? (...) On parle souvent de l'accélération de l'histoire. Mais de nos jours l'histoire a pris le galop. »<sup>3</sup> Et s'époumonent à la suivre d'étiques haridelles menées par les « cagneux chevaux de l'écurie bureaucratique » vers l'abattoir des camps, l'écurie normalisée des fabriques et du fric. « Et meurent les chevaux » au temps « absurde de l'efficiace technique et du néant spirituel », conclut Xavier Grall<sup>4</sup>. De Guilloux encore : « En ce temps-là (...) on entendait sonner les cloches de la cathédrale. (...) On n'entend plus (...) »<sup>3</sup>. Et Grall de poursuivre : « aujourd'hui les lampes dans les sanctuaires se sont éteintes ». Mais enfin, rien n'est

définitivement perdu tant il est vrai que « tous les chemins vont à la mer »<sup>5</sup>...

\*\*\*

« Je suis née de la mer et ne le savais plus », écrit la poétesse Angèle Vannier. « J'ai en moi l'Océan », disait Lamennais que cite Xavier Grall dans la *Stèle* qu'il lui dressa. Lui-même se voulut une « âme atlantique ». Rien de plus normal puisque :

« Poètes et forbans ont même mesure. »<sup>5</sup>

À tout capitaine, tout honneur : le plus marin de tous les penseurs fut le Malouin Félicité de Lamennais. Son écriture était flux et reflux, sa pensée, tempête, son « âme avait le goût des marées hautes ». Et l'État et l'Église – oublieuse que les premiers disciples étaient des marins-pêcheurs – l'ont condamné au silence. Avec Lamennais, la mer se retire et découvre l'estran putride de l'Histoire. « Si l'Histoire (...) monte c'est à la façon d'un épervier qui chute et massacre avant de reprendre son vol. » Quand meurt Féli qui ne voulut que « l'alliance du pauvre et de l'apôtre », ce fut « la fin du Moyen-Age ». Marx allait entrer en scène et à sa suite la clique « des faux culs marxistes » instaurant et justifiant l'État totalitaire<sup>6</sup>. Ce fut en 1917 « première année du temps des assassins » commentera Louis Guilloux<sup>7</sup>. Marins : Chateaubriand, l'un des plus grands, et les artistes hantés d'infini et de liberté : Bernanos et Kerouac, Péguy et Armand Robin, Rimbaud et Jules Lequier, tous gens du Moyen Age, bien sûr...

Marines, nos maisons bien sûr où s'abritent nos âmes bourlingueuses – tiens bon Botzulan dans le hurlement des

vents ! –, nos petites chapelles-barques et leurs voûtes carénées aussi vrai que le bateau est le « temple » de la « communion » entre l'homme et la mer, marin-cavalier chevauchant son navire qui « se cabre (...) et file », ressentant le même plaisir à faire corps avec son esquif « cette autre noble conquête de l'homme » qu'à maîtriser sa monture. Alors, homme, voici le devoir : « ne jamais consentir à l'esclavage. Aller aux grèves, aux tempêtes, aux forêts. (...) Laisser filer l'Histoire aux doigts des politiques. L'Histoire n'est rien. »<sup>8</sup>

Chez Grall, le chevalier possède une âme de corsaire, le prince est un forban, le paysan laboure le ciel, le poète creuse son sillon, tous animés d'un sens du sacré que rien ne sépare de l'humain. « Matelots des errances (...) ducs de la mer », tous relèvent d'une « féodalité des capitaines ». « Pirates grands amoureux des terres », tous sont les vrais, les seuls « anarchistes de l'univers »<sup>9</sup>. Et l'écriture de Grall roule comme la mer, les galets, les mots anciens qui apporteront l'esprit du large, dresseront « l'âtre féal » d'un manoir de toute « souverainance ». Non pour contempler le passé mais pour regarder l'avenir. « Sommes gens de terre », écrivez-vous Xavier et attendons les moissons que nous avons semées, ajouterai-je. Le style de Xavier Grall n'est pas médiéval. Il est autre, grallien avec « des mots qui ont du poids, des mots de peines et de misères. Et d'orgueil et de convoitises »<sup>10</sup>. Grall s'est forgé un langage qui rend compte du « réalisme breton, âpre, obstiné, parfois souterrain, parfois cynique », un langage de dénonciation et de révolte, un peu comme le celtique Louis-Ferdinand Céline s'était créé une langue nouvelle pour voyager « au bout de la nuit ». Il avoue lui-même : « je voudrais parler aussi bien que les vagues, aussi définitivement que le soc dans la terre »<sup>11</sup>. C'est qu'il lui faut hausser sa voix à l'écho des tempêtes.

crier ban et arrière-ban des paysans-chevaliers, des bardes-pirates, adouber pour l'assaut contre l'Histoire et l'absolutisme idéologique. Le temps n'est plus de la Bretagne, rentrée dans l'ordre jacobin qui broie les libertés dans un verbiage prétendument démocratique, asservie à un ordre économique qui ne fait pas plus de cas de l'homme que d'un tas de charbon. Désormais, en langue de bois économique, Kapo se dit DRH, directeur des ressources humaines. Et « le temps des PDG a chassé celui des princes »<sup>10</sup>. Écrire comme écrirait la mer ? Mais oui. Chateaubriand nous l'a dit : « Tout a changé en Bretagne, hors les vagues qui changent toujours. » Alors, Porteurs d'océan en vous de toutes les Bretagne, unissez-vous.

Les Monts et la mer. Landivisiau : le berceau. « Il y a du hasard dans la naissance », dit Louis Guilloux, date comme lieu<sup>3</sup>. Il se peut que ce dernier soit l'ancrage et l'appareillage. Il est également fréquent que l'instauration d'une vie élargisse le cercle des pierres premières et des lieux fondateurs. Né à, né de Saint-Malo, Chateaubriand reconnaît être devenu ce qu'il est dans les bois de Combourg. Né à Landivisiau, Xavier Grall s'est constitué du Bréou, du Mescoat, de Kerananaon, du Tuchen Gador, de Roc'h Trevezel, du Ker-Huella que viendra battre la mer de Raguénès, Trévignon, Kerdruc<sup>12</sup>... Chateaubriand ne convoque-t-il pas à Plancoët, les pierres de Carnac, les marées sépulcrales de la Baie des Trépassés et les sortilèges de l'île de Sein, à l'appel de Velléda, fille d'une légende qu'il crée de toutes pièces ? Et qu'importe ici la géographie des géographes. C'est d'une géographie affective et intellectuelle dont il s'agit. Intellectuelle, non pas au sens d'une construction idéologique dont l'assemblage reste par définition abstrait mais d'une édification de soi-même et de l'autre qui n'est jamais l'enfer, n'en déplaise à un prétendu maître à penser. Édifier,

c'est-à-dire *aedes facere*, faire une maison. Faire de son pays élargi au monde la maison commune, la « maison du peuple ». « Je ne bâtis que pierres vives, ce sont hommes », proclamait Rabelais, inventeur du roman et promoteur de l'humanisme. Or le roman, à sa naissance, s'empare de la légende (Gargantua) pour la faire rentrer dans la fiction romanesque qui exige le réel. Elle s'y incarne et lui insuffle la vie. Âme du récit, elle est le véhicule de l'essentiel comme le dit son nom Légende, Legenda = ce qui doit être lu et donc retenu. C'est pourquoi, le roman ne peut ni ne doit être engagé à moins de se dévoyer. Si l'on peut relire aujourd'hui encore *Fête de nuit*, ce n'est pas en raison de son contenu militant, assez faible d'ailleurs, c'est pour la geste magistrale et désespérée d'Arzel, un prince-chevalier du désenchantement, Lancelot paré de noir, ivre de vie et d'alcool, dont la mère, pauvre Dame du lac, est recluse aux H.L.M de la ville, que Mona, sa trop belle amante, ne sauvera pas de la déréliction. Guenièvre a perdu son empire, « meurent les chevaux », Bretagne serait-elle morte ? « C'est le temps des villes à présent. » Pauvre Arzel : au temps des chevaliers, l'homme pouvait combattre l'homme. Et le sang vermeil qui coulait sur l'herbe était encore promesse de vie. Qu'as-tu fait, pauvre Arzel ? Au terme non de ta croisade, mais de ton voyage au bout de la nuit, tu n'as assassiné qu'un valet en titre du pouvoir. Seul le sang noir a coulé, vain sacrifice, peine perdue. Et tu le savais, Arzel, toi qui parles volontiers comme Cripure, le sombre héros du roman de Louis Guilloux, intitulé justement *Le Sang noir*. Et ton frère Xavier Grall, lui-même, fustige le monde sans âme des temps idéologiques du même terme que Louis Guilloux, un monde de « cloportes ». Par-dessus tout, Arzel voici le délire et la légende. Écoutons Xavier te nommer : « Divisé d'avec lui-même, Arzel (...)

avait besoin d'alcools pour retrouver son harmonie intérieure et échapper ainsi à la glue de l'ennui. » Vois-tu Arzel, René même militant demeure René, Chateaubriand nous l'a bien dit. Attention toujours à écouter les légendes. Mais il est vrai aussi qu'il est beau de vouloir édifier une Bretagne et un monde « où l'homme réside dans l'homme » : telle est bien la légende à construire. À défaut, vivre sera vieillir et trahir comme le dit Louis Guilloux, se dégrader en « fantôme humilié » comme Antoine Bloyé dans le roman éponyme de Paul Nizan qui se désespérait de voir « tous les hommes (...) tournant comme des chauves-souris » et se demandait s'il vaut mieux « mener une vie qui n'est qu'une espèce d'angoisse ou risquer la mort pour conquérir la vie » (*Aden-Arabie*, 1931). Pierre-Jakez Hélias de renchérir : « nous sommes enfermés dans la nuit blanche, chacun emprisonné dans son corps étroit, obligé de regarder cette lanterne magique dans sa tête, qui lui montre les tableaux de sa vie pendant qu'une voix répète : tu es volé, tu n'as pas eu ton dû parce que tu n'as pas su le prendre » (*L'Herbe d'or*). Yvon Le Men de commenter : « s'il vient, sauras-tu le prendre, le navire annoncé ? » Curieuse Bretagne et curieux Bretons que « l'inconnu dévore », de Chateaubriand à Alain Robbe-Grillet, de Lamennais à Roger Nimier, de Renan à Philippe Le Guillou. Cet inconnu qui est outre l'horizon, qui est outre-monde, dont nous portons l'appel et gardons mémoire. Certes, ils sont fous ces Celtes, parce qu'ils ont raison : la vie est ailleurs... Les voilà donc saisis du « mal celtique ». Quels en sont les symptômes ?

On dit les Bretons portés au rêve et fortes têtes. Ne serait-ce pas un peu rapidement confondre l'effet avec la cause et se méprendre sur l'identité ? Le concept de mal celtique fut forgé par Jean Grenier pour le philosophe Jules Lequier auquel

il consacra sa thèse<sup>13</sup>. Tout d'abord, une constatation essentielle : « l'influence du pays sur la sensibilité », ce que Pierre-Jakez Hélias appellera l'esprit du lieu. Xavier Grall, une géographie mentale. « La Bretagne favorise un anarchisme latent chez les gens incultes, conscient chez ceux qui pensent », elle suscite « le goût d'une indépendance absolue », affirme Jean Grenier qui voit dans cet esprit libertaire joint au « goût des aventures » et à « un mysticisme diffus », l'essence même du romantisme, expression tempêteuse des âmes révoltées, des assoiffés d'infini. Ce romantisme-là qui épouse le « génie celtique » se confond avec un « mal historique » qui est avant tout, ainsi que l'a défini Chateaubriand, le sentiment du non-sens qui enveloppe l'Histoire pour peu qu'on ne réduise pas l'homme à un animal politique, socialisable, ramené à une citoyenneté calibrée en morale moutonnaire, à la soumission économique. 1793 accoucha de l'Histoire et de la Terreur. Ces jumeaux-là ne se sépareront plus. Chateaubriand donna avertissement, Lamennais clama à la révolte<sup>14</sup>. Mais allez donc croire ces Bretons, un penseur lyrique et un curé en rupture de sacristie ! Non, les gens sérieux croient à l'État et à la Banque, à l'État et à l'Histoire, bientôt on en trouvera même pour croire à l'État et à la race. Dénominateur commun : le culte du Progrès. Comme nous sommes loin des légendes. L'État ! Regardez un peu ce que nous faisons des rois par chez nous : Marc et Arthur, des cocus ! Vivent Tristan et Lancelot : il faut tromper le pouvoir ! Et aussi, ne pas déifier les idées mais s'en défier, « dénoncer la mystification qui fait de si nombreuses victimes harcelées, surmenées par la nouvelle idole : l'Histoire » (Louis Guilloux, *Le Jeu de Patience*). Par bonheur, il nous reste les hérésies qui, affirmait Chateaubriand, ne sont que « la vérité historique ou l'indépendance de l'esprit de l'homme, refu-

sant son adhésion à la chose adoptée ». L'hérésie, ajoutait-il, témoigne d'« une de nos plus nobles facultés, celle de nous enquérir sans contrôle et d'agir sans entraves ». En un mot, soyons, chacun de nous, autonomes. L'Histoire est alors combattue. Avant que Jean Grenier ne publiât en 1937 son *Essai sur l'esprit d'orthodoxie*, fustigeant le totalitarisme réel issu de la fausse philosophie de l'Histoire – « nos temps sont voués à Marx et Hegel comme ils le sont au cancer », écrit-il –, Lamennais monta au créneau : autonomie des individus et des régions, liberté des pays, juste partage des richesses. Il fut un « vrai cheval d'orgueil » dit de lui Xavier Grall qui dans la Stèle qu'il lui érigea, épouse ses fureurs et sa douceur, reprend l'étendard des causes de ce « contestataire né ». Quelle charge, chevalier Grall, pleuvent les coups d'estoc et de plume sur la triste modernité, sur son progressisme matérialiste qui détruit la nature et abaisse l'intelligence, sur les totalitarismes de cette « putain » aux « mains poisseuses du sang des hommes », « l'Histoire auxiliaresse des monstres et des tyrans, exécration amante des idéologues assassins ». Comme on est loin, se plaint Xavier du « Moyen Age marcheur et mystique, mon époque ». De quoi avoir le blues, n'est-ce pas Xavier ?

Mais il y a la Bretagne. *Keltia Blues*. Claquent les cris de la révolte et les mots de la prémonition, comme vagues à l'assaut des rochers usés par leur immobilisme même : « L'autonomisme est un humanisme, voilà le vrai » et voici que « l'Europe retourne à ses origines », à son vrai temps, celui d'avant l'instauration des états-nations étriqués sans âme mais avec armes. Qu'importent marxistes attardés ou jacobins défraîchis ! Partout, le temps de l'homme revient et redessine l'Europe : l'Ecosse va recouvrer ses libertés fondamentales, et le Pays de Galles, et les autres. En 1971, rêvait-il ce

Breton de Grall ou n'avait-il pas déjà raison ? « L'autonomisme, c'est la révolte du concret contre l'abstraction usinière et étatique. » C'est Xavier qui vous le dit avec toute la « troupe médiévale » et les équipages de « forbans » des aventuriers de l'esprit qui tinrent plume et langage en quête de la liberté et à l'abordage des certitudes conformistes. « Homme libre, un jour tu chériras la Bretagne. »

Bretagne, « la vague n'est jamais loin du champ »<sup>15</sup>. Au bout de la mer, c'est par elle que commence l'Europe, et en elle, dans sa culture aussi. Dans Botzulan assiégé par les tempêtes, le maître des lieux aimait écouter la IXe Symphonie de Beethoven, houle et ressac musical où s'épanche l'âme de l'Europe. « Oues-sant orchestré », « et je me sens toujours européen », écrit Xavier Grall, le Breton qui voulut édifier la maison des hommes, dans sa Bretagne, en Europe, dans le jardin du monde que la mer unit, elle qui est le miroir, l'altérité et l'échange, au loin, au large de l'Histoire.

« Il reviendra le temps des vivants  
dans la divine enfance des grèves et des îles »<sup>5</sup>

« Notre accomplissement est-il dans l'Histoire ou bien au-delà de l'Histoire et même contre elle ? (...) Je suis revenu vers moi-même et ce détachement de l'Histoire, loin de me couper de l'humain et de me faire sombrer dans la solitude m'a fait reprendre contact avec le « grand héritage » (...) l'imprescriptible civilisation de l'esprit au niveau le plus quotidien de notre existence », ainsi croyait André Chamson, l'homme aux « deux parlars », qui plongea ses racines dans « les lieux (...) sauvages et celtiques » des Cévennes.

- 1 André Chamson, *Le Livre des Cévennes*, Presses de la Cité-Omnibus, 2001
- 2 Xavier Grall, *Et parlez-moi de la terre*, Glenmor, *Le Cheval couché*, *La Fête de nuit*, *L'Inconnu me dévore*
- 3 Louis Guilloux, *Ma Bretagne*, Folle Avoine, 1993
- 4 *La Fête de nuit*
- 5 *La Sône des pluies et des tombes*
- 6 *Stèle pour Lamennais*
- 7 *Carnets I*, Gallimard, 1978
- 8 *Les Vents m'ont dit*, *Le Cheval couché*
- 9 *Le Rituel breton*
- 10 *Et parlez-moi de la terre*
- 11 *L'Inconnu me dévore*
- 12 Cf. Yannick Pelletier, *Xavier Grall, immémoriales demeures*, C. Pirot, 2001
- 13 Jean Grenier, *La philosophie de Jules Lequier*, Calligrammes, 1983
- 14 Cf. Y. Pelletier, *La Bretagne chez Chateaubriand*, Coop-Breizh, 1998
- 15 *Les Vents m'ont dit*

## XAVIER GRALL ET LE MAGHREB LA NOSTALGIE DE DEUX TERRITOIRES PERDUS

par Yasmina El Moummy

### INTRODUCTION

Il existe entre Xavier Grall et le Maghreb colonial une relation étroite et profonde.

Xavier Grall y vécut à deux reprises, entre 1954 et 1956, la première étant pour effectuer son service militaire au Maroc, où ses fonctions de secrétaire du service social de la division le firent s'installer à Meknès<sup>1</sup>.

La seconde fois, il fut appelé pour participer à la guerre d'Algérie<sup>2</sup>, à Médéa. Cela représente, au total, deux ans et quatre mois.

Sa création littéraire fut très fortement imprégnée de ses escapades sudistes et eut très souvent pour cadre les terres maghrébines. Cependant, il paraît nécessaire de dissocier la période chérifienne de la période algérienne la première étant plus douce que la seconde. En effet, elles furent vécues différemment et cela se ressent dans ses récits. Au Maroc, le protectorat (pays soumis au contrôle d'un autre) français est vécu moins violemment. Cependant, en Algérie, département français, le conflit entre colons et colonisés se ressent davantage et la participation de Grall à la guerre est vécue comme une expérience douloureuse.

Ainsi, nous aborderons l'œuvre lyrique et orientaliste de Grall selon trois aspects différents : d'une part, je présenterai l'œuvre de Grall sur le Maroc, d'autre part, j'évoquerai les œuvres qui traitent de l'Algérie, et enfin, je vous parlerai de l'univers imaginaire de Grall où le ponant et le levant fusionnent. L'étude que je vous propose permettra d'avoir une vue globalisante sur l'importance du Maghreb dans l'œuvre littéraire de Xavier Grall.

## I - LE MAROC

« L'idéal serait de vivre six mois en Bretagne et six mois au Maroc » écrit-il en 1978.<sup>3</sup>

Grall effectue son service militaire du 23 mai 1953 au 24 septembre 1954 à Meknès, dans le Moyen-Atlas, il a alors 23-24 ans. La présence des Français au Maroc est plutôt bien vécue de part et d'autre. À son retour, il s'essaya à plusieurs écritures : articles de journaux, (dont certains sont regroupés dans *Les billets d'Olivier* 1972-77 et *Les vents m'ont dit* 1977-81), reportages, chroniques, essais, romans, poèmes, qu'il utilisa judicieusement selon le sujet qu'il souhaitait aborder.

### A - Une expérience lumineuse et sensorielle

Il y fit principalement une expérience lumineuse et sensorielle :

Dans ses articles « *Sacre de l'été* »<sup>4</sup>, « *Partir* »<sup>5</sup>, « *Aurore* »<sup>6</sup>, « *Sud* »<sup>7</sup>, il célèbre : « les soleils marocains », « l'empire du soleil », « une Galilée heureuse, lumineuse » « les contrées de lumière ».

Dans « *L'Odeur des pays* »<sup>8</sup>, « *Il est des pays* »<sup>9</sup>, « *Sud* », sa mémoire le transporte dans un passé plus ou moins lointain, parmi les cèdres et les eucalyptus, le parfum de la menthe, des orangers, des oliviers, la couleur de la terre rouge. Le Maroc est vécu comme une expérience euphorisante et sensuelle. C'est avec le lyrisme et la nostalgie d'un orientaliste que tous ses souvenirs lui reviennent en mémoire.

### B - Les chroniques

Grall a publié des chroniques sur les pays en voie de développement qui sont regroupées dans *Chronique de l'Indien I et II*<sup>10</sup>. Il surveillait avec un vif intérêt leur production littéraire. Parmi ces pays : le Maroc. Il se fait donc le critique littéraire des écrivains marocains de langue française : Il dit de Mohammed Khaïr-Eddine qui était également son ami : « Mohammed Khaïr Eddine est l'un des meilleurs écrivains qui se soient révélés ces dix dernières années. »<sup>11</sup> « C'est un écrivain trop libre et trop génial. »<sup>12</sup>

D'autres écrivains sont encouragés : Tahar Ben Jelloun<sup>13</sup>, Mohamed Choukri<sup>14</sup> et Abdellatif Laâbi<sup>15</sup> qui sont actuellement parmi les plus grands écrivains marocains.

### C - *Cantique à Méhilla*

Ce n'est que 10 années après son séjour au Maroc (fin septembre 1964) que Grall publie son deuxième roman, *Cantique à Méhilla*<sup>16</sup>. Grâce à cet ouvrage, le poète reçoit le prix des écrivains de l'Ouest le 17 Novembre de l'année de sa parution, ce qui fait figure de première reconnaissance officielle de son

talent d'écrivain. Nous quittons donc le monde réel des articles pour un univers de fiction.

Ce roman traduit la crise religieuse que Grall a vécu au Maroc. Il est partagé entre son éducation religieuse et son expérience sensorielle et sensuelle.

Au premier contact avec le livre, c'est à dire à la lecture du titre, la connotation est très peu marocaine. « Cantique » évoque un chant religieux, un chant d'actions de grâces consacré à la gloire de Dieu. Et Melilla, s'il est vrai qu'il s'agit d'une ville qui se situe en terre africaine, au nord du Maroc, appartient cependant à l'Espagne. Son statut est donc hybride, Mélilla, européenne sur le continent Africain, zone franche, est bien choisie pour représenter le symbole de la purification :

« Là-bas surtout, règne la mer aux entrailles luisantes et propres, là-bas se dissoudront dans la miséricorde des vagues toutes les souillures... » p.137

Cependant, Mélilla n'est jamais atteinte. Elle reste un rêve, une espérance, un espoir, l'aboutissement d'un chemin purificateur, qui laverait un protagoniste souillé de son crime. Mélilla est ainsi divinisée.

Ce questionnement religieux apparaît également dans le titre des trois parties dont est constitué ce roman : Grall choisit trois instruments : un saxo qui représente la musique profane, plus particulièrement le jazz, une basse et un orgue qui symbolise la musique sacrée.

Grall évoque plus explicitement cet éloignement de la religion alors qu'il était au Maroc dans *L'Inconnu me dévore*<sup>17</sup> :

« C'est au Maroc que j'ai cessé de pratiquer assidûment les sacrements de l'Église. L'expérience que j'y fis – malgré les stupides règlements de la vie militaire – fut déterminante. C'est l'expérience de la luminosité et de l'éclatante beauté de l'Univers.(...) Le Maghreb est pauvre et décharné jusqu'à l'os. Mais il invite aux plaisirs du corps et de l'esprit, à la gratuité, à la contemplation. » p.53

Retournons au roman...

Le rapport qu'entretient le protagoniste avec le Maroc n'est pas toujours des plus nets. Il semble considérer avant tout ce pays comme une colonie appartenant à la France. Il se montre très nostalgique d'une colonisation qui s'achève :

« La fin de l'ère coloniale donnait elle aussi dans le délirium. Et se ruinaient mes rêves. », « Je suis venu trop tard » p.18

« J'avais cru à une Afrique Française. » p.97

« les vrais créateurs d'empire vivaient les dernières heures françaises de l'Afrique du Nord. » p.99

Enrico se prend pour un conquérant

« J'aimais les conquêtes, les conquérants, les saints. » p.174

« *J'ai quelques talents épiques.* » p.177

« *Je suis un féodal. Je suis un colonisateur.* » p.178

C'est sur un ton très lyrique qu'il se lamente sur la perte du royaume.

Le narrateur est avant tout très attaché à cette terre, c'est sans doute pour cela qu'il évoque avec tant de lyrisme la décolonisation très proche du Maroc. Mais son attachement ne trompe pas. En effet, dès l'avertissement, l'auteur le dit lui-même :

« *J'ai choisi la plus belle terre du monde.* »

Dans le reste de l'ouvrage, le Maroc ressuscite Enrico, protagoniste de l'œuvre :

« *Je vivais au ralenti, comme un nouveau né.* » p.17

« *Je suis né une deuxième fois au Maroc. J'y ai découvert la splendeur du monde, l'inachèvement du monde.* » p.127

« *Je suis né une deuxième fois dans cet air parfumé d'Azrou, d'Ifrane.* » p.211

Son union avec Zohra, la petite berbère, et sa façon de se fondre dans la foule des autochtones, traduit son désir de provoquer davantage cette fusion avec le royaume chérifien. Le rapport du narrateur (à travers lui l'auteur : Grall) au Maroc est très fort. Il s'attribue une nouvelle patrie qu'il choisit de lui-même. Il se détourne de son pays natal pour une terre salvatrice.

## II - L'ALGÉRIE

Grall participa à la guerre d'Algérie pendant six mois, de mai à octobre 1956. Je rappelle que l'indépendance n'aura lieu qu'en 1962. À l'époque, l'Algérie est donc encore un département français. Six mois sur une guerre qui a duré sept ans. Cela peut paraître peu, mais bien au contraire, car cette expérience algérienne fut très douloureuse. En effet, Grall fut le témoin d'actes violents, de tortures. À son retour en France, il restera d'ailleurs longtemps muet. Et surtout, il ressentit une grande déception à l'égard de la France. L'idée que la France puisse participer à de telles atrocités lui était intenable, à lui, qui aimait et idéalisait tant son pays.

« *La guerre d'Algérie avait tué en moi la haute idée que j'avais de la France. La torture, le spectacle d'un pauvre bougre qu'on trempe dans l'eau croupissante d'un oued, avait atteint en moi un mythe édifiant et mensonger d'une France libératrice.* »

*Le cheval couché*, Hachette, 1977.

En dépit de ce dégoût, il désirait profondément conserver ce pays. Face à un tel dilemme, Grall éprouvait une pénible sensation d'impuissance.

### A - Les articles du journaliste

« *Sale temps* »<sup>13</sup> article paru en 1979, raisonne comme un chant macabre. Grall y raconte son séjour intense mais bref à Médéa.

« Je vous le dis, ce n'était pas le bon temps ! Je peux vous le dire, ce n'était pas le bon vent ! C'était la guerre d'Algérie.

Ce fut un conflit non seulement colonial, mais encore racial, religieux, sexuel. Une étrange sensualité planait sur cet affrontement où les images les plus obscènes préféraient les atrocités les plus sauvages.

Ce n'était pas le bon temps, je vous le dis.

(...)

Et le remords me tient encore de m'être tu quand un camarade coucha cet homme-là sur la terre pour toujours, d'une rafale dans les reins.

Corvée de bois disait-on ! Et l'on buvait des bières le soir jusqu'à perdre la raison. Un sale temps. Un temps fou. »

Grall dénonce également le racisme :

Dans son article du 6 nov 80 « *Les noces impossibles* »<sup>19</sup> : les Français et les autochtones algériens refusent de s'unir, les mariages mixtes sont inexistantes. Ce thème apparaît également dans son roman, *Africa Blues*, où le colon, fils naturel d'une union secrète entre une Française et un Arabe, refuse de reconnaître ses origines.

Le 16 nov 78 il évoque dans « *La bête qui renifle* »<sup>20</sup>, le racisme à l'égard des immigrés :

« Déjà l'on entend dire un peu partout qu'il y a en France trop de travailleurs immigrés. »

## B - Les essais du critique, chroniqueur

Dans ses chroniques, Grall dénonce les conséquences de la guerre d'Algérie sur l'État et le peuple français *L'amertume des appelés en Algérie*<sup>21</sup>, octobre 1977.

Mais aussi, comme pour les auteurs marocains, il se fait le critique d'écrivains algériens : Mohammed Dib<sup>22</sup>, dont il n'apprécie pas la poésie trop neutre, Dimitri Davindenko<sup>23</sup>, qui n'est pas Algérien, mais qui a écrit un livre *Chouf* sur la violence gratuite durant la guerre d'Algérie et le racisme à l'égard des Arabes.

De même, il prend la défense des Kabyles qui vivent difficilement leur arrivée en France et qui revendiquent, comme les Bretons, leur identité, à travers la présentation de l'ouvrage de Mohand Khellil : *L'exil Kabyle*.<sup>24</sup>

Enfin, il recommande vivement l'ouvrage d'Azzedine *Et Alger ne brûla pas*.<sup>25</sup> L'auteur y raconte la guerre entre l'O.A.S. et le F.L.N., la lutte ultime à Alger et le départ des Français, lecture qu'il faut compléter par l'ouvrage d'Alistair Horne *Histoire de la guerre d'Algérie*, « qui se présente comme la première tentative d'explication sérieuse et objective d'une tragédie absurde, sanglante et interminable... »

## C - La génération du Djebel<sup>26</sup>

Dans *La génération du Djebel*, publié en 1962, qui correspond à l'année de l'indépendance, Grall a fait une enquête sur la guerre d'Algérie. C'est une œuvre un peu à part, et

ressemble plutôt à un rapport.

Le 20 novembre 1960, Grall a publié dans un numéro de la Vie Catholique un questionnaire sur la guerre d'Algérie. Il reçut mille réponses, ce qui lui permit de réaliser cet ouvrage. Il constitue une preuve réelle des conséquences de la guerre d'Algérie sur les militaires d'une part et sur les Algériens d'autre part. Il conclut en rappelant la responsabilité de la France sur cette guerre.

#### D - Son roman : *Africa Blues*, Calmann-Levy, 1962.

Publié également en 1962, ce roman a pour cadre l'Algérie à l'orée de la guerre d'indépendance. Il s'agit d'une lutte entre un colon qui souhaite préserver ses privilèges et les Algériens.

### III - LA FUSION DU LEVANT ET DU PONANT

Dans grand nombre de ses écrits, Grall semble vouloir confondre Bretagne et Maghreb ou du moins les rapprocher en les comparant.

#### A - Dans ses articles cette fusion apparaît souvent :

« il faut bien que j'y mette l'Orient et l'occident »<sup>27</sup>

« Je ferai de l'Arrée un territoire berbère »<sup>28</sup>

« l'odeur de la menthe se mêlera au parfum de laurier »<sup>29</sup>

#### B - Son reportage : Le Père Peyriguère

En 1960, Grall est retourné au Maroc pour effectuer un reportage sur le Père Peyriguère. Ce dévouement du Père pour les hommes fascinait Grall. Ceci est très représentatif de l'humanisme grallien en admiration devant autant d'amour. Cette fois, c'est à travers la religion que les peuples sont unifiés, catholiques et musulmans. Cette image du Père Peyriguère apparaît dans le personnage du Père Morel, d'*Africa Blues*.

C- Dans *Keltia Blues*<sup>30</sup>, qui est un essai, Grall dénonce l'exclusion que doivent subir les Bretons à Paris. Il compare à maintes reprises sa lutte à celle des Kabyles. Ainsi, les deux peuples partagent les mêmes peines :

« Tu te décolonises. Tu es Berbère, Kabyle, Breton. » p.10

« Chercher l'Arabe ou le Portugais, c'est du même coup trouver le Breton. » p.12

« Entre les gouverneurs du roi sabrant les Bretons révoltés et les capitaines pourchassant les Kabyles, il y a peu de différences. » p.16

« Du Djebel Amour à la Montagne Noire, que de similitudes. Même tyran : l'Etat français. Même victime : le paysan. Même flic : le C.R.S.(...) »